

Les dysfonctionnements, la dysharmonie et le « moi écrasé »

Cours transversal 6

1. Spinoza

Il y a une **ironie latente** dans cette « entrée » : **Spinoza affirme souvent que nous sommes entre les mains de Dieu.** Nature naturante. comme le pot entre les mains du potier, comme si la puissance divine nous modelait, nous façonnait en nous donnant forme et énergie (l'appétit et le désir) : « Mais nous devons nous rappeler que nous sommes au pouvoir de Dieu comme l'argile au pouvoir du potier qui, de la même terre, fait des vases dont les uns sont pour l'honneur, les autres pour l'opprobre, et aussi que l'homme peut bien agir contrairement à ces décrets de Dieu qui sont imprimés comme des lois dans notre âme ou dans celle des prophètes, mais non contre le décret éternel de Dieu qui est gravé dans tout l'univers et qui concerne l'ordre de toute la nature. » (*Traité politique*, II, 22)

Il est vrai que nous pouvons être « pot de terre » et « pot de fer » de façon native : nous naissons avec plus ou moins de force et de désir, plus ou moins d'énergie psychique, plus ou moins d'intensité, de caractère et de détermination. Il y a de grands désirants (Alexandre le Grand, Rembrandt) et des désirants plus modestes, plus faibles (l'ivrogne, le bavard, par exemple).

Mais la rencontre entre pot de terre et pot de fer peut tourner aussi au conflit des appétits. L'Axiome d'*Ethique* IV révèle que, dès qu'un centre de force est donné, il finira toujours par rencontrer un autre centre de force plus puissant qui le détruira. L'homme Spinoza est terrassé par un bacille, les frères De Witt sont lynchés par la foule barbare. Tout dépend du hasard des rencontres, même si ce hasard est déterminé par les diverses séries de causes et d'effets.

Plus grave encore : l'individu peut subir les attaques d'un collectif qui, rassemblant les forces de plusieurs individus, s'avérera plus puissant que lui. Ainsi, la communauté juive exclut Spinoza par le *herem*, et même incite subrepticement à son assassinat. Le pot de fer triomphe toujours du pot de terre, question de résistance et de dureté de la matière (ici de la puissance psychique de la pensée, de son imaginaire et sa valeur symbolique). **Les communautés religieuses savent d'ailleurs s'y prendre pour imposer au pot de terre individuel des conduites d'humilité, alors que l'humilité, la honte d'exister et la mésestime ou le mépris de soi sont des vices, sapant l'amour de soi naturel du *conatus* (cf. *Ethique*, III, scolies des prop. XXVI et LV ; déf. des « Affections », XII, XXVI, XXIX).** Dès qu'il intériorise ces recommandations moralisantes, le moi peut ainsi être écrasé par des forces qui expriment une vraie haine de la vie. Le Livre biblique de *l'Ecclésiaste* en est un bon exemple, avec cette rengaine : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ». **Spinoza, comme Nietzsche plus tard, refuse cette injonction de rabaissement et d'humiliation de l'existence humaine, tant vantée par l'ascétisme pascalien.**

Cela dit, « pot de fer un jour » ne signifie pas « pot de fer toujours », justement en vertu de l'Axiome d'*Ethique*, IV : chaque pot finira par trouver son maître, c'est-à-dire une force supérieure qui le détruira. Il peut y avoir des retournements, des renversements, des révoltes et des révolutions. Ainsi, le souverain, tel qu'il est théorisé par Spinoza, imposera sa puissance aux communautés religieuses séparatrices, par l'exigence de se soumettre à la loi civile qui légifère sur les religions, et en particulier sur la distinction entre les rites et cérémonies extérieurs et la foi intérieure, intouchable. Si l'on ose dire, le suprême pot de fer qu'est le bon souverain, expression politique de la vérité du maître-potier qu'est Dieu, exprime la puissance divine de la véritable vie commune, selon la justice, la paix

et la charité : c'est la démocratie, dont Spinoza sait cependant la fragilité et le caractère précaire. **Paradoxe, donc : il faut défendre ce pot de fer contre les pots de terre qui cultivent les dissensions et la haine.** Faire en sorte que le pot de fer soit en acier trempé ?

2 Eschyle

La société idéale qu'Eschyle défend implique la soumission de l'individu à la communauté. C'est particulièrement visible dans *Les Sept contre Thèbes*. Étéocle n'a d'autre issue que se sacrifier pour conjurer l'individualisme de Laïos, qui osa défier Apollon et concevoir un fils malgré l'interdiction du dieu, et étendit ainsi à l'ensemble de la cité le châtement infligé par le dieu. Le chœur tente de le dissuader d'affronter son frère à la septième porte, pour éviter le fratricide impie et la réalisation de la prédiction qui annonce la mort conjointe des deux frères. Il ne s'agirait que d'intervertir deux guerriers, pour que l'affrontement funeste entre les deux frères n'ait pas lieu. Mais Étéocle sait bien que la seule chance de sauver Thèbes implique qu'une partie au moins de la prédiction soit réalisée, et que le sacrifice individuel vienne laver l'offense de l'individualisme ancestral. **L'individu n'est rien face au bien de la communauté et surtout face à la volonté des Dieux.** « Aux malheurs que les dieux envoient nul ne saurait échapper », se résigne Étéocle (p. 165).

On ne trouvera pas chez Eschyle de *lamento* individuel comme ceux que feront résonner les personnages de Sophocle ou d'Euripide. **Les personnages, même quand ils sont isolés, se considèrent comme les représentants d'une communauté qu'ils ont le devoir de servir** : cité, *oïkos*. genre masculin ou féminin... Ils considèrent alors cette identification au groupe non comme une aliénation, mais comme l'affirmation de leur identité.

3. Edith Wharton

[Voir l'étude des personnages, et notamment des trois protagonistes, Newland, May et Ellen.]

Nous pourrions distinguer quatre degrés ou formes d'écrasement du moi par la société, dans un ordre décroissant d'anéantissement de l'individu par la communauté : le moi ignoré ou marginalisé, le moi exclu ou retranché, le moi déchiré et le moi artificiellement socialisé, inconsciemment sacrifié sur l'autel des conventions et convenances. Notons que cette défaite effective du moi face à la société ne préjuge pas de sa dimension subjective, autrement dit de la réaction de tel personnage, qui peut se soumettre ou bien se battre, voire se révolter.

Deux femmes, objets des conversations médisantes, mais n'apparaissant jamais comme des personnages actifs, subissent totalement leur sort : Mrs Lemuel Struthers, la veuve du marchand de cirage, Mrs Julius Beaufort, rejetée de sa famille et renvoyée auprès de son mari banqueroutier, donc exclu. D'autres personnages secondaires plus présents se sentent plus ou moins marginalisés par leur statut, le quartier excentré où ils habitent et l'image d'intellectuel rêveur ou d'artiste soi-disant débauché qu'ils peuvent renvoyer dans un milieu inculte ou méprisant pour la culture : on se souvient de la souffrance de Ned Winsett et de M. Rivière, qui exposent leur situation et expriment leurs sentiments à cet égard dans un dialogue avec Newland. Le journaliste et le précepteur témoignent d'une vie « médiocre », qu'ils jugent « vide » et « inutile » (XIV). Le secrétaire du comte, instrumentalisé comme peut l'être Newland par sa famille, dira, avant d'êtreindre Archer, vouloir renoncer à ses fonctions auprès d'Olenski – noble geste de courage, voire de révolte (XXV).

Le moi exclu et retranché est évidemment représenté par Ellen, qui n'aura jamais vraiment trouvé sa place à New York, en raison à la fois de sa fantaisie, de son anticonformisme et des préventions morales, des préjugés entourant, dans la société new-yorkaise, une femme au passé mystérieux, venant d'une Europe corrompue ou corruptrice et surtout divorcée d'un homme prestigieux, un aristocrate, un comte polonais. Newland, lui, ne cessera d'osciller

entre un très fort sentiment d'appartenance à son clan et la résistance morale, voire les instants de révolte que lui inspireront l'esprit de tribu et surtout l'amour révélateur, « socratique » pour lui, d'Ellen : qu'il choisisse finalement de demeurer dans l'ornière n'enlève rien à la force et à l'authenticité des déchirements qu'il a vécus. Quant à May, son statut est à la fois plus ambigu et plus clair : son moi social et son moi personnel se rejoignent ou plutôt le second est totalement éclipsé, absorbé par le premier, au point qu'à Saint-Augustin – l'élan de générosité de May laissant vite la place à un regard à la fois diaphane et insondable, celui de sa société probablement – Newland s'interroge sur la vie intérieure de sa fiancée, « Diane chasseresse » dont il n'a « pas encore pénétré jusqu'à l'âme » : **« et si cette suprême distinction morale n'était qu'une qualité négative, un rideau baissé sur du vide ? » (XXI)**. Être avant tout social par mimétisme familial, incapable de comprendre vraiment sa cousine qu'elle n'aime sans doute guère (et pas seulement pour l'amour deviné entre Ellen et son époux et confié à son fils Dallas la veille de sa mort), May est la figure d'un moi corseté par les « traditions » familiales dont elle est « la divinité tutélaire » (XX). « Jolie pureté » à peine troublée par « l'ombre des feuilles sur le chemin ensoleillé » (XVI) de la mission espagnole, par les échos d'un dialogue vrai entre demi-aveu, silence et non-dit.